

Le recorder d'une voix olympienne appela Cléophas Plouf et Bénoni Vaillancourt.

Les deux prisonniers se levèrent et furent conduits devant la Cour.

Les accusés s'arrêtèrent devant une portière haute de quatre pieds et fermée à clé. C'est là où ils devaient se tenir pendant le procès. Un policeman était placé à côté d'eux pour les empêcher de commettre des inconvenances devant le tribunal.

Le recorder prit la parole :
Vous êtes accusés tous deux de vous être battus. Que plaidez-vous à cela ? Coupable ou non coupable ?
BENONI.—Vous dites que j'étais seul ! C'est pas le cas !

CLEOPHAS.—Moi, seul, pas la torieuse de miette !

LE RECORDER.—Êtes vous coupables ou non coupables ?

CLEOPHAS.—Pas coupable comme de juste.

BENONI.—Pas coupable itou.

LE GREFFIER.—Constables parlant le français, approchez pour vous faire assermonter.

Une dizaine de policeman se levèrent et s'approchèrent de la boîte des témoins. Le sergent St. Pierre leur tendit la bible. Chacun mit la main droite dessus. Le groupe ressemblait alors à une roue dont le livre noir semblait être le moyeu. L'assermentation des constables se fait on gros. La formule du serment est récitée une fois par le greffier et chacun baise la bible à tour de rôle.

Le greffier appela le premier témoin, le constable Bellebôbine.

Les yeux de Cléophas étaient fixés sur le malcommodes qui prêtait le serment lorsqu'il lui monta au nez une forte odeur de vieille tonne. C'était l'avocat Jules Piton qui venait lui dire quelque mots :

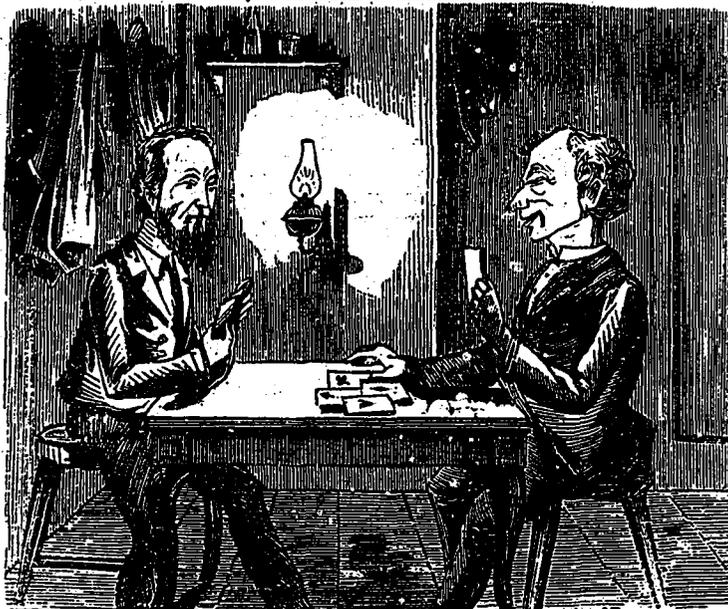
—Soyez sans crainte. Tous vos témoins sont rendus. Votre femme, Monsieur Sansfaçon, Madame Sansfaçon et sa fille. Avez-vous d'autre chose à me communiquer avant que le procès aille plus loin.

—Non.
L'avocat alla reprendre son siège et se mit à croquer quelques notes sur un carnet gras qu'il venait de tirer de sa poche.

Cléophas se tourna du côté des spectateurs et se mordit la lèvre on songeant à la pitouso mine qu'il devait faire devant sa bien-aimée.

Le constable Bellebôbine commença sa déposition :

Votre Honneur vers quatre heures ce matin j'étais sur mon quart dans la rue Visitation près de la rue Shorbrooke. J'entendis du train dans une ruelle. J'arrivai et je vis les deux prisonniers qui se battaient. J'ai réussi à poigner Cléophas Plouf, mais l'autre m'échappa. Comme je le connaissais bien, j'ai pris un warrant ce matin et j'ai été l'arrêter chez lui. Cléophas a résisté tant qu'il a pu et j'ai eu mille misères à le conduire à la station. Les prisonniers étaient tous deux ivres. Vaillancourt est bon connu de la police. Il passe son temps à l'ôfer autour des marchés ou dans le Jardin-Viger. Quant à l'autre prisonnier, c'est la première fois que je le vois.



LE BLUFF A OTTAWA.

MACKENZIE.—Pas de chance, je passe encore.

JOHNNY.—Tu as bien fait. Regarde-moi ce jeu. Toujours les quatre as.

M. Piton se leva et commença à transquestionner le témoin.

—Constable, jurez-vous positivement que le prisonnier était ivre lorsque vous l'avez arrêté ?

—Oui, je le jure. Il avait de la peine à marcher.

—N'était-ce pas à cause des coups qu'il avait reçus dans la bataille ?

—Non, c'était pas ça.

—Vous pouvez vous retirer.

—Votre Honneur, je prouverai le contraire dans ma défense.

Le sergent de la station de la rue Ontario donna sa déposition. Il dit qu'il pensait que le prisonnier Cléophas était un peu en boisson.

M. Piton appela alors les témoins de la défense.

Le premier qui entra dans la boîte fut le père Sansfaçon.

Il déposa comme suit :

—Je m'appelle de Salles Sansfaçon, je suis charretier. Mon stand est au coin des rues St. Paul et Bonsecours. Je connais les deux prisonniers. Bénoni Vaillancourt n'était pas seul ce matin. Je ne puis pas dire qu'il est de la température. Je sais qu'il ne crache pas dedans. Lors du feu chez moi, il n'avait rien pris.

Bénoni qui n'avait pas d'avocat eut qu'il était temps de poser une question au témoin.

—Dites donc, monsieur Sansfaçon, est-ce que je suis un l'ôfer, comme a dit l'homme de police ?

LE RECORDER.—Taisez-vous, vous n'avez pas le droit de parler.

Scholastique entra à son tour dans la boîte aux témoins. Elle dit :

Je m'appelle Scholastique Beau-parlant. Je suis la femme du prisonnier, monsieur Cléophas Plouf.

Un cri déchirant parti du banc des témoins jeta l'émoi dans la Cour, et interrompit les procédés de la justice. Ursule on apprenant que Cléophas son sauveur était marié, venait de tomber on syncope.

Le sergent Nelson courut vers elle. Il détacha les gorgettes de

son chapeau et se mit à lui taper dans la paume des mains, tout en disant à un constable de courir chercher un verre d'eau dans le bureau du greffier.

(à continuer.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 28 FEVRIER 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse : H. BERTHELOT & Cie
Boîte 2144 P. O. Montréal.

NUMEROS EPUISÉS.

Il ne nous reste plus une seule copie des Numéros 19, 20, 23 et 27 du Vrai Canard. Ainsi inutile de venir les demander au bureau.

RENOUVELLEMENTS.

Avis aux abonnés dont la souscription expire dans les mois de Février et Mars de renouveler leur abonnement avant l'expiration de leur premier semestre.

Le journal, après cette époque, sera retranché à ceux qui ne nous auront pas adressé le montant de leur souscription.

Les Mystères de Montréal.

Le roman canadien dont nous avons commencé la publication il y a deux mois, a fait sensation dans le public. Le Star, le journal le plus considérable de la métropole, en parle dans les termes les plus flatteurs. Voici ce que disait notre confrère samedi dernier :

LE VRAI CANARD.—The current issue of the Vrai Canard is one of the most pointed of late numbers. The paper is evidently under the direction of one who understands what true humor is; at all events there is always plenty of it. The serial "Les Mystères de Montréal," which deals with the thrilling adventures of a conductor on the C. P. R., is becoming something fearful to contemplate. The conductor appears before the Recorder in this last instalment.

Dans une quinzaine de jours nous aurons terminé le prologue et le drame véritable commencera. Le roman sera divisé en trois parties : I. Le trésor des Boutouches; II. Le secret de l'Homme au Chapeau de Castor Gris; III. Ange et Démon.

Avant de publier la Première Partie nous donnerons un résumé du prologue.

Le roman est rempli de situations navrantes, d'incidents comiques et de scènes canadiennes prises sur le vif.

Portraits Politiques Tintamarresques.

Le public toujours curieux et avide de savoir ce qu'il doit pourtant ignorer, se battra les mains de plaisir, en apprenant que ces portraits politiques sont rédigés par un comité d'écrivains célèbres dont les noms suivent :—

Le Très-Hon. Blague-Fort.

L'Hon. Vide-Poche.

L'Hon. Dent-de-Chien.

Ah! déjà, une mauvaise pensée hante votre esprit n'est-ce pas?—Chassez-là, l'on ne veut pas mettre en scène nos ministres fédéraux. Ils le sont assez.

Chaud fut la dernière séance de cet honorable comité. Il s'agissait de savoir lequel de nos figurants politiques poserait le premier sur le billot.

L'Hon. Blague-Fort opinait qu'il valait mieux coiffer le lecteur d'un des gros bonnets ;

L'Hon. Vide-Poche, on ne dit pas dans quel but, tenait coûte que coûte l'on exécutât quelque gros richard ;

L'Hon. Dent-de-Chien, n'écoulant que son instinct, s'outenait avec beaucoup de bon sens qu'un bon diner doit commencer par une soupe à la queue de bœuf ; qu'il est contre les règles de l'art culinaire de dépêcher la tête en premier lieu et foulo d'autres raisons de plus en plus péremptoires.

Il fut donc décidé qu'au lieu de piquer une tête, l'on servirait une queue.

Le très-hon. Blague-Fort, jotant sur son troupeau un regard inquiet pose cette question :—

Qu'elle est la plus digne de porter la queue parlementaire ?

L'hon. Vide-Poche.—Je réfère à l'hon. Dent-de-Chien.

L'hon. Dent-de-Chien.—Puisqu'il faut monter une gamme à nos gros hommes politiques, je propose de commencer par la première note, laquelle est aussi la dernière.—Adopté.

Devine lecteur, si tu es assez fin. En ce temps-là, nous parlons d'il y a environ vingt-cinq ans, plus un homme était ignorant et canaille en politique, plus il avait droit aux faveurs populaires dans certains comtés.